

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 70 (2008)

Rubrik: Chronique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

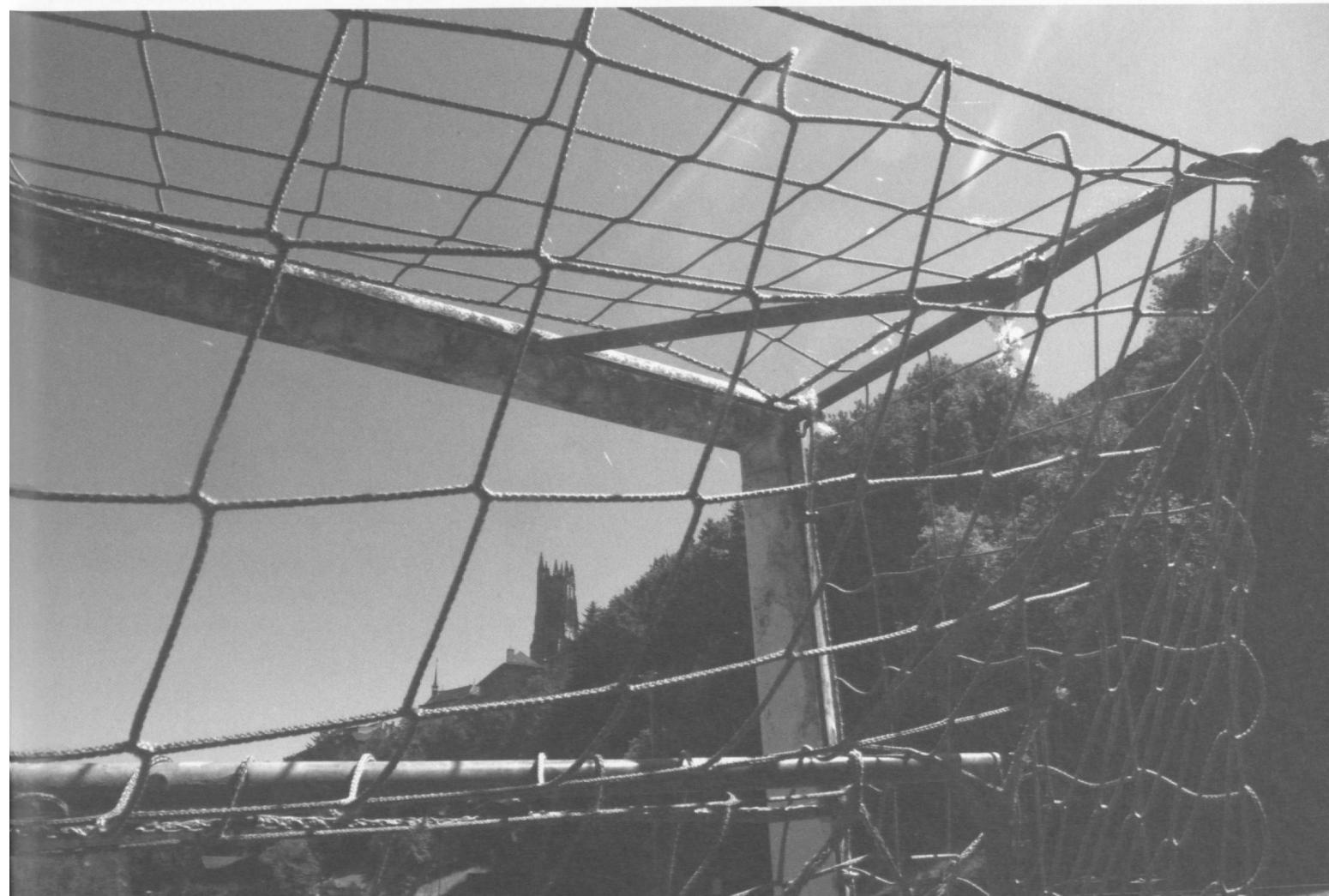
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE

L'ACTIVITÉ DE LA SHCF EN 2008



peut être pris en compte dans la mesure où l'ancien ou l'ancienne école fribourgeoise est toujours présente dans le village pour la transmission des pratiques.

ÉCOLE DE CHAMONIX-MONT-BLANC SUIVIE PAR LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE FRIBOURGOISE

Sur les rives de la Sarine, au pied des montagnes du massif du Jura, l'école de Chamoniex-Mont-Blanc a été fondée en 1835. Ses premières enseignances étaient destinées aux enfants des familles de cultivateurs et de marchands qui vivaient dans la vallée de la Sarine. Ces dernières années, les enfants de la vallée ont pu suivre des cours dans une école moderne et bien équipée, mais l'école historique a été conservée et fonctionne toujours.

La fondation de l'école de Chamoniex-Mont-Blanc a été motivée par le développement économique de la vallée de la Sarine, qui s'est accéléré au cours du siècle. Cela a entraîné une augmentation de la population dans la vallée, ce qui a nécessité l'ouverture d'écoles supplémentaires. L'école historique a été créée pour répondre à cette demande, mais aussi pour préserver la tradition scolaire et l'héritage culturel de la vallée.

Page précédente:
La SHCF a organisé une
balade historique au fil de
la Sarine, sur les lieux
d'un passé et
d'un présent sportifs.
Photo: Charly Rappo,
La Liberté.

PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Le 27 février 2008 au Musée d'art et d'histoire Fribourg

L'assemblée s'ouvre par les souhaits de bienvenue adressés aux vingt-deux membres présents par Patrice Borcard, président. Celui-ci remercie la direction du Musée d'art et d'histoire de son accueil et salue Verena Villiger, directrice adjointe. Quinze personnes ont fait parvenir une excuse.

1. Procès-verbal de l'assemblée du 7 mars 2007. Les participants à l'assemblée en ont pris connaissance dans les *Annales fribourgeoises* de 2007. Il est accepté à main levée.

2. Rapport du président. Patrice Borcard rappelle que le cœur de l'activité de la SHCF demeure la publication des *Annales* et de la *Chronique*, ainsi que l'organisation d'une série de manifestations, de conférences et de colloques. Les deux publications sont toujours conduites par Jean Steinauer et Marius Michaud.

Les activités proposées aux membres. La matinée scientifique du 14 avril a rassemblé dans la salle du Grand Conseil un bel aréopage d'historiens, de jeunes chercheurs et de témoins attentifs qui, sous la conduite du professeur Francis Python, ont éclairé les tensions et les mutations de la vie politique fribourgeoise entre 1945 et 1980. Le 12 mai, la SHCF organisait la deuxième édition des «Printemps du patrimoine», en collaboration avec le Service des biens culturels. Ces matinées permettent aux personnes intéressées de visiter un site patrimonial en chantier et de s'interroger sur les enjeux de la restauration ou de la réhabilitation; ce jour-là, c'était l'ancienne gare de Fribourg. Le 19 septembre, une cinquantaine de personnes assistaient à la conférence donnée par l'historien François de Capitani (voir page 172). Le 13 octobre, près de 130 personnes ont répondu à l'invitation à la promenade historique au fil de la Sarine (voir page 178).

Les aspects financiers. Même si la situation s'améliore, les ressources formées essentiellement des cotisations et de l'aide de l'Etat et de la Loro permettent à peine de faire face aux charges, essentiellement concentrées sur les publications. Cette absence de marges de manœuvre ne permet pas encore d'investir dans un site internet, dont le concept est prêt depuis deux ans. Le comité réfléchit à d'autres sources de financement, à l'image des 10 000 francs versés par Fiduconsult pour rémunérer la coordination, par la SHCF, de l'ouvrage *L'image de Fribourg*.

Le recrutement. La société compte aujourd'hui 332 membres. Elle pourrait envisager plus sereinement l'avenir si elle disposait d'un effectif de 500 membres, assurant un apport de cotisations de 20 000 francs. Les prochaines manifestations ouvertes au public, tout en favorisant le contact avec des amateurs d'histoire et de patrimoine, permettront de nouvelles campagnes de recrutement. La carte de membre, délivrée annuellement, rend la société plus attractive, avec la possibilité d'entrer à un tarif plus avantageux dans un certain nombre de musées fribourgeois.

Le renouvellement de l'image. La SHCF, malgré son âge vénérable, a l'ambition de rassembler tous les amateurs d'histoire et de patrimoine. Les publications et le programme d'activités sont les seuls moyens de modifier l'image de la société, perçue comme encore trop passéeiste. Son renouvellement passe par un programme novateur et des publications qui marient la rigueur scientifique et la vulgarisation. A cet égard, le nouveau visage des *Annales* devrait permettre d'atteindre un public supplémentaire, celui qui est passionné par l'histoire mais qui ne fréquente pas nécessairement les publications et les rencontres proposées par la SHCF. Le site internet à venir, qui suscite de réels espoirs, y contribuera lui aussi.

Au terme de son rapport, Patrice Borcard a relevé le soutien, le travail bénévole et engagé des membres du comité, ainsi que leur excellent esprit. Il a remercié Jean-Marie Barras qui prolonge depuis une année son mandat de secrétaire, dans l'attente d'un(e) remplaçant(e), et Michel Vez, responsable des finances, dont l'entreprise abrite de manière généreuse les séances du comité.

3. Rapports du trésorier et des vérificateurs des comptes. Michel Vez commente des comptes légèrement améliorés par rapport à l'exercice précédent: un capital de 11 224 francs en fin d'année, des recettes de 37 000 francs, des dépenses s'élevant à 26 000 francs. Le budget prévoit 43 000 francs de recettes et 32 000 francs de charges. Après lecture du rapport des vérificateurs par Alain Chardonnens, les comptes sont approuvés par applaudissements.

4. Démissions et nominations au comité. Patrice Borcard rend hommage aux trois membres du comité qui ont présenté leur démission: la vice-présidente **Anne-Sybille de Weck**, **Aloys Lauper** et **Benoît Revaz**. A tous trois, le président a exprimé la sincère gratitude de la SHCF. Une modeste marque de notre reconnaissance leur a été remise.

Pour les remplacer, deux noms ont été proposés à l'assemblée. Celui d'**Alexandre Dafflon**, futur archiviste de l'Etat de Fribourg, actuel archiviste de l'Etat de Neuchâtel, historien formé à l'Université de Fribourg, et celui de **Samuel Jordan**, historien, journaliste stagiaire à *La Liberté*. L'assemblée a accepté ces propositions par applaudissements.

Le comité sera donc formé dorénavant de Patrice Borcard, président, Jean Steinauer, Francis Python, Michel Vez, Marius Michaud, Philippe Trinchan, Pierre Jenny, Pierre-Alain Stolarski, François Genoud, Alexandre Dafflon, Samuel Jordan. Jean-Marie Barras, en attendant la désignation de son successeur, poursuit son activité.

5. Etat des membres. 56 nouveaux membres ont été enregistrés en 2007, soit 13 membres recrutés directement par le comité, 42 à la suite de diverses activités (matinée scientifique, conférence, printemps du patrimoine, promenade historique...) et une inscription spontanée.

La Société a enregistré 12 sorties. À part les décès, il s'agit de pertes d'adresses ou d'autres motifs.

La SHCF comptait 332 membres à la fin de 2007.

6. Activités en 2008 et projets en cours. Jean Steinauer a présenté et commenté le programme prévu en 2008, qui a été envoyé à tous les membres et n'est donc pas reproduit dans ce PV. Chaque manifestation fera l'objet, au surplus, d'une annonce par courrier, sur le site internet et dans la presse.

Biographies de Fribourgeois. De nombreuses séances de travail ont été organisées afin de mettre en orbite un projet de *Dictionnaire biographique des Fribourgeois*. Il s'agira d'un dictionnaire en ligne, disponible sur un site internet. Le constat d'une lacune a été le déclencheur: si le DHS fait un travail estimable dans le domaine biographique, il laisse de côté une foule de personnages intéressants et de précieuses données biographiques. Entre 2001 et 2004, plusieurs collaborateurs de la BCU ont planché sur l'idée de ce dictionnaire, sans aboutir. Le projet est arrivé sur la table de la SHCF, qui a considéré qu'elle pouvait le piloter et tenter de le réaliser. Un groupe de travail s'est mis en place afin de réfléchir à cette entreprise. Les institutions suivantes y participent: BCU, Archives de l'Etat, Service des biens culturels, Archives de la ville de Fribourg, Musée d'art et d'histoire, Musée gruérien et Institut d'héraldique et de généalogie.

Lors de deux séances, le groupe de travail s'est préoccupé:

- de la création d'une association, afin de pouvoir demander l'aide de soutiens financiers
- de la mission du groupe de pilotage: fixer le cadre général, les règles, le cahier des charges, les contenus, les directives, et rechercher des auteurs
- de la constitution d'un comité scientifique appelé à valider les notices biographiques
- du choix d'un coordinateur et de son rôle.

Les premières biographies devraient être publiées en 2008 déjà.

Le 20^e anniversaire de la *Chronique fribourgeoise*. Patrice Borcard rend hommage à l'équipe de chroniqueurs, tous membres de la SHCF, bénévoles et engagés, une équipe conduite depuis les débuts par Marius Michaud. C'est un travail important, parfois ingrat, toujours effectué dans l'ombre. Mais c'est une tâche qui s'inscrit dans la durée et dont on mesure toute l'utilité avec le recul des vingt ans. Le président relève les

noms des principaux collaborateurs: Marius Michaud, Alain Bosson, Jean-Pierre Uldry, François Genoud et Cédric Krattinger.

Marius Michaud commente brièvement le programme du 20^e anniversaire de la *Chronique*:

- publication à la mi-novembre du vingtième volume
- présentation aux médias du travail réalisé depuis vingt ans
- exposition dans le hall d'entrée de la BCU à la fin novembre
- manifestation festive de tous les chroniqueurs qui ont collaboré depuis vingt ans
- une soirée de la Rotonde (BCU), le 9 décembre 2008
- matinée scientifique pour réfléchir au sens d'une telle chronique à l'heure de Google (printemps 2009).

7. Divers. La nécessité de la création du site internet est évoquée par Verena Villiger. Dans l'attente de moyens nécessaires à l'ouverture du site, le président lui répond qu'un arrimage de notre société à un site existant sera envisagé. Des précisions relatives aux cotisations sont apportées: 40 francs par membre, 30 francs pour les étudiants, 100 francs pour les communes et les personnes morales.

A l'issue de l'assemblée, une remarquable conférence sur «Le patrimoine sonore fribourgeois» est présentée par Serge Rossier, responsable d'un projet de recherche sur le plan cantonal (voir page 175).

Avry-sur-Matran, le 28 février 2008
Jean-Marie Barras, secrétaire

A LA TABLE DES JÉSUITES EN 1643

Conférence de François de Capitani:
«Entre indigence et débauche, la table du XVII^e siècle»,
le 19 septembre 2007 au collège Saint-Michel, Fribourg

Spécialiste de l'Ancien Régime bernois et suisse, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'alimentation, de la cuisine et de la gastronomie, François de Capitani est collaborateur scientifique au Musée national suisse. Il revient sur sa conférence en commentant le menu d'un dîner de gala servi au collège Saint-Michel trois siècles et demi plus tôt.

– **A quelle occasion le recteur du collège donne-t-il un repas ce 20 janvier 1643?**

– Il n'y a pas de fête particulière au calendrier liturgique, mais cette date revient assez régulièrement dans le *Diarium* du collège pour la réception annuelle du Petit-Conseil par les Pères. C'est une invitation politico-mondaine, quasiment faite de puissance à puissance. D'où l'ampleur et le luxe d'un repas exceptionnel. Cela tranche sur l'ordinaire des Jésuites, plutôt sobre, aussi bien que sur l'air du temps, encore hanté par les disettes. Car on sort à peine du «petit âge glaciaire» (1560-1640), une succession désespérante de mauvaises récoltes.

– **Qui sont les convives?**

– L'hôte d'honneur est Jean de Watteville, évêque de Lausanne en exil. Il s'est fait construire une maison à Fribourg mais il n'y réside pas encore, quelque envie qu'il en ait. Le Conseil s'y oppose. C'est sûrement l'un des enjeux politiques de ce repas. Les autres invités sont les 24 membres du Petit-Conseil. Aux côtés du recteur, qui tient le rôle du maître de maison, quatre de ses confrères jésuites sont admis à table; la sélection est formée des Pères Linsmayer, Ruedin, Fégely et Diesbach, et les autres membres de la communauté professorale se partageront les restes au repas du soir. Soit trente convives, probablement installés autour de trois tables.

– **Comment caractériser le menu?**

– D'abord, il est extrêmement carné. On sert des viandes de toutes sortes, du gibier (lièvre, chevreuil) et des volailles (poulet, dinde, chapon) mais

Januarius		1643.
1. Dray Galzke off	2. Knöllnig.	
3. Dray Hämmig in Dray.	4. Drayffy offens.	
5. Zingfließ angewaßt.	6. Hämmig in Dray	
7. Dray Jungny in Dray.	8. Rosny vnd labus rümpf.	
9. Kuhfließ mit rümpf.		
Dray gebrochen.		
Zwei Rostgarny in Dray vnd schwarz		
1. Dray Eappomny mit Pomponius.		
2. Dray freyf, mit Schäfny. Drayny		
3. Ein blauß schwartz Wildbrot vnd weiß blauß kartus.	Roseny.	
4. Draydutpt Vngel.	Eappomny.	
5. Dray grün Rüdig, vniqual hickmey.		
6. Ein Pfefferbusch mit Rostwildbrot, weissig vnd Dray vnd mon.		
7. Dray von Drachsel des Dicke, Karla Zehnreuerbl. vnd Lümbrett aus.		
8. Wurst, gebrochen.	Sauerkraut mit fros.	
9. Dämmgut breny vnd zuerst.		
Postspur.		
1. Mandelkloster.	2. frisch offal.	
3. Dray frisch offal.	4. Birnen.	
5. Sömmel Eindel.	6. Früchte.	
7. Zappel Dorfny.	8. Leinzelkörner.	
9. Sgariss offens.	10. Zibeler.	
11. Mandel.	12. Früchte.	13. Zaniponwall.

Ce 20 janvier 1643,
gueuleton au collège!
Diarium Collegii,
BCUF ms L 172/3, F. 7r.
Photo: Acte 7.

aussi du veau et du porc, en rôti ou en salaison, avec des abats: langue, foie, rognons. Certaines de ces viandes sont des produits de luxe. Un dinde coûte aussi cher qu'un veau, et bien plus qu'un mouton. Mais comme on est en janvier, les Jésuites ont sans doute reçu en cadeau une partie des viandes qu'ils servent. Côté légumes et garnitures, les racines dominent parmi les produits du pays. On mange des carottes, des betteraves, de la chicorée, du raifort, du chou, du concombre, du fenouil... La note exotique est fournie par quelques produits méditerranéens, qui connaissent au XVII^e siècle une relative banalisation, comme les câpres, les amandes, les oranges et les citrons, les figues ou les châtaignes, et bien sûr par les épices (gingembre, poivre, clous de girofle), très en vogue dans toutes les recettes. En un mot, les Pères ont servi, pratiquement, de tout ce qui pouvait alors se manger. On comprend que les convives sont restés trois heures attablés devant leurs assiettes d'étain.

– Tout cela, bien sûr, est arrosé...

– ... de vin! Mais coupé d'eau, selon l'habitude du temps. Comme les crus ne sont pas spécifiés, le vin provenait sans doute du domaine d'Ogoz en Lavaux, que les Jésuites avaient reçu en dotation à la fondation du collège. On buvait du blanc plutôt que du rouge, lequel était déprécié en raison du cépage local, la mondeuse, dont il était issu. On ne l'élevait pas aussi soigneusement que de nos jours.

– Peut-on reconstituer le déroulement du repas?

– Oui, le *Diarium collegii* est assez précis pour cela. Nous sommes en présence d'une vraie liturgie, un cérémonial structuré par un rythme ternaire, où l'on perçoit déjà ce qui va devenir, au siècle suivant, le service à la française. Quand les convives s'installent, il y a sur les tables du pain, du beurre et de la moutarde, ainsi que les mets les plus décoratifs: hures de sanglier, dindes, jambons. Quand ils sont assis, on leur sert une soupe au riz. Suivent trois services, à quoi s'ajoutent des «plats volants» qu'on apporte sur les tables déjà dressées, et qui sont en fait des suppléments. Il s'agit souvent de têtes de veau. Le premier service est composé de plats mijotés, le deuxième des rôtis et légumes, et le dernier réunit les desserts, soit des fruits, du fromage et des pâtisseries. Mais on a servi avec les rôtis des poires au sucre, ce qui préfigure les entremets que le XVIII^e siècle alignera, sucrés et salés, en nombre égal.

Propos recueillis par Jean Steinauer

QUAND L'HISTOIRE ENTRE PAR LES OREILLES

Conférence de Serge Rossier:
«Le patrimoine sonore fribourgeois»,
le 27 février 2008 au Musée d'art et d'histoire Fribourg

Dans le décor de crypte du grand lapidaire du MAHF monte la voix de Gaston Castella († 1966), interviewé par Radio-Lausanne en 1940 pour le centenaire de la Société d'histoire du canton de Fribourg, dont il est alors le président. Ce clin d'œil auditif, s'il est permis de parler ainsi, avertit les historiens réunis pour la conférence de Serge Rossier que le patrimoine sonore, si fortement identitaire, est à l'occasion émouvant.

La conservation méthodique de ce patrimoine a été pensée, planifiée et lancée sous l'égide de l'association *Musica friburgensis*. Le projet, prévu sur cinq ans (2007-2011), a pour but d'inventorier, de sauvegarder, de valoriser, de mettre en contexte et de rendre accessibles les documents radio-phoniques parlés et musicaux des unités de l'actuelle SSR-SRG-Idée suisse ayant trait au canton de Fribourg. Si ce n'est pas le premier programme du genre, son ampleur est inédite. Elle résulte d'un processus dont l'historien a rappelé quelques temps forts.

La première opération d'envergure eut lieu dans le sillage d'une campagne de mesures d'urgence pour la sauvegarde d'archives sonores, entre 1993 et 1997. Dans le cadre du 75^e anniversaire de la radio, en 1997, l'opération «Quand la radio découvrait la Suisse romande...» permit la publication d'un CD d'extraits par canton. Ce fut le premier contact de Serge Rossier avec les archives sonores, un vrai coup de foudre intellectuel: «Leur mise en perspective me passionna. Leur puissance d'évocation, leur pittoresque, leur profondeur ou leur légèreté, les potentialités de leur mise en rapport avec d'autres documents historiques me persuadèrent d'être en présence d'un patrimoine riche mais en perdition.»

En 2003, les Cahiers du Musée gruérien consacrent leur livraison aux archives sonores régionales de la Gruyère. Après sélection et sauvegarde

de 300 documents, une trentaine d'extraits sont assemblés dans un CD et font l'objet d'une mise en perspective historique dans la publication.

Patrice Borcard, qui dirige celle-ci, propose à Rossier d'élaborer un projet de plus grande envergure, à l'échelle cantonale. Un montage institutionnel complexe va dès lors se mettre en place entre les partenaires impliqués: RSR, Memoriav, Université (chaire d'histoire contemporaine) et Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. Le financement, amorcé par la Loterie romande, est assuré en grande partie par le Fonds national de la recherche.

Mais de quoi se compose le patrimoine sonore fribourgeois? Formellement, de 85 000 disques 78 tours à gravure directe et de 160 000 bandes magnétiques en provenance des fonds genevois et lausannois de la radio. Tous ces enregistrements sont donc à conserver sur un support numérique, c'est-à-dire souvent à restaurer dans leur support primitif avant le transfert.



La conférence de Serge Rossier a suivi l'assemblée générale de la Société d'histoire au MAHF.
Photo: Jean-Marie Barras.

Mais, à la base, le programme de sauvegarde exige un énorme travail de bibliothécaire. Pas très spectaculaire, certes, mais essentiel. Il n'y a pas d'autre moyen, pour valoriser des archives, qu'un catalogage exhaustif: à défaut, les pertes d'informations sont telles que le document peut être dépourvu de tout sens... ou perçu à contresens. «Il est tout de même étonnant, constate Serge Rossier, qu'on doive souligner cet aspect pour des documents sonores, photographique, cinématographiques, alors qu'il va de soi pour les documents écrits.» Mais cet aspect est aussi celui qui nécessite le plus de moyens financiers.

L'historien a conclu son exposé en présentant une série d'extraits centrés sur la guerre et l'après-guerre. Demi-surprise: jusqu'en 1957, année du 850^e anniversaire de la fondation de Fribourg où Gonzague de Reynold est préposé à la célébration «de la terre et des morts», la thématique et les accents barrésiens de la défense nationale spirituelle paraissent immuablement liés à l'image sonore, ou plutôt radiophonique, de Fribourg, alors que cette représentation correspond de moins en moins à la réalité fribourgeoise. Mais attention! lance Rossier: «Qui donne cette image surannée? Reynold, l'auteur de l'émission "Les cloches de Fribourg", dont le conservatisme idéologique n'est plus à démontrer? Paul Pasquier, le metteur en ondes, qui assume alors à la radio des fonctions de formateur d'acteurs en radio-théâtre? Les programmateurs? Ce document pose la question cruciale des canaux de décision qui aboutissent à la programmation.»

J. St.

HOUILLE BLANCHE ET PARTI NOIR

Promenade historique: «L'électrification de Fribourg au temps de la République chrétienne», le 13 octobre 2007 (chemin Ritter, Maigrauge, Oelberg)

Louée soit l'imprévoyance des édiles! C'est afin d'éponger une dette de 2 millions contractée pour la construction du chemin de fer Lausanne-Berne qu'en 1869 la ville de Fribourg vendit son domaine forestier, près de 3000 ha, à l'ingénieur neuchâtelois Guillaume Ritter (1835-1912). Et celui-ci d'imaginer, puis de mettre en chantier, un fantastique programme d'exploitation de la Sarine basé sur un barrage et une usine hydraulique à la Maigrauge: pompage, stockage – sur le Guintz – et distribution de l'eau potable en ville, transmission de la force motrice par câble sur le plateau de Pérrolles où s'installeraient des usines, à commencer par une scierie, une fabrique de wagons et une autre d'engrais. Ritter ne manquait jamais de projets ni d'idées; il entrevoyait même de grandioses développements touristiques autour du lac de Pérrolles, avec un chemin de fer et des chalets de vacances... Mais il ne réussit pas à réunir les capitaux nécessaires, et dut bientôt liquider sa Société des eaux et forêts.

Que reste-t-il de cette brève épopée, de «ce grand rêve brisé» (Guido Ponzo)? Quelques fascinants vestiges d'archéologie industrielle, comme les pylônes qu'on observe dans la pente du bois de Saint-Jean, en contrebas du chemin Ritter et du tunnel par où il descend vers la rivière. Le câble «télé-dynamique» passait là. Quelques anecdotes et souvenirs, aussi, transcrits cinquante ans plus tard avec émotion par le fils de Guillaume, le peintre William Ritter (1867-1955), arrivé tout gosse à Fribourg: «Je sentais bien que des sites pareils n'étaient pas donnés à toutes les enfances.»

La déconfiture de l'ingénieur-promoteur n'arrêta pas l'évolution du site, au contraire, elle la précipita, grâce à l'improbable conjonction du progrès technique et d'une politique conservatrice. En 1888, moyennant des manœuvres que de nos jours on qualifierait plutôt de magouilles, le champion de la République chrétienne Georges Python fit racheter les

actifs de Ritter par l'Etat de Fribourg... au nez et à la barbe des autorités communales, infectées de libéralisme à ses yeux. Et dans la décennie 1890, le gouvernement cantonal adapta le complexe barrage-usine, désormais hydro-électrique, à la production d'une énergie moderne. Dix ans plus tard, on suréleva le barrage, on perça l'éperon rocheux de Montorge pour installer une conduite forcée et on construisit l'usine électrique de l'Oelberg. La modernisation de la ville, puis l'industrialisation du canton, allaient donc se faire grâce à la houille blanche, produite et vendue sous une raison sociale promise à de significatifs changements: Entreprise des eaux et forêts, Entreprises électriques fribourgeoises, EEF-ENSA SA, enfin Groupe E.

L'usine de l'Oelberg fonctionne aujourd'hui en télécommande, à l'intérieur d'un complexe réseau, mais son architecture et les machines qu'elle abrite témoignent des temps héroïques de l'électricité à Fribourg. Quant à l'ancienne usine hydraulique de la Maigrauge, elle abrite un ascenseur à poissons, assez cocasse témoin de la pression écologique s'exerçant aujourd'hui sur les électriciens. Et voilà ce qu'une petite foule de 130 personnes a pu (re)découvrir en se promenant au bord de la Sarine, par un glorieux après-midi d'automne, sous la conduite de trois historiens.

J. St.



Les participants emmenés par Aloys Lauper (de face) sur le couronnement du barrage de la Maigrauge.
Photo: Jean-Marie Barras.

UNE SARINE SPORTIVE

Promenade historique au fil de l'eau en basse ville de Fribourg,
le 28 juin 2008 (des Neiges à la Motta)

Disparus ou subsistants, force équipements sportifs ont bordé le cours de la Sarine dans la capitale: les participants à cette balade, au nombre d'une trentaine, ont vérifié le fait en remontant le courant plutôt qu'en suivant la chronologie.

Dans le quartier de l'Auge furent ainsi visités l'ancien stand de tir des Neiges, fermé en 1963, un site sur lequel le sport-roi des citoyens-soldats a été relayé par la pacifique pétanque, le canoë-kayak et l'aviron; puis les terrains de football du Grabensaal, feu la patinoire des Augustins (1938-1982, aujourd'hui c'est un parking) et le terrain de foot de Derrière-les-Jardins inauguré en 1958 par le F.-C. Etoile-Sport. En Neuveville, le stade de la Motta, investi en 1923 par le F.-C. Central, jouxte la piscine du même nom, ouverte la même année.

Cette floraison a résulté, non pas d'une planification d'ensemble, mais d'une succession d'initiatives, spontanées ou longuement mûries, qui ont reçu plus ou moins tardivement l'appui des autorités locales. D'autres activités sportives se sont passées d'équipements spéciaux comme de bénédiction officielle: telles la pêche, qui a toujours ses pratiquants dans la basse ville, et la nage en rivière, que le faible débit de la Sarine a condamnée sur la plus grande partie de son cours urbain. Quelques observations faites sur ce bref trajet fluvial méritent d'être mises en perspective historique.

La plus évidente, c'est que le sport fonctionne comme un marqueur social. Pas de golf, d'équitation ni de tennis dans ces quartiers à la longue tradition de pauvreté! Mais du foot et du hockey, qui se pratiquent dans la rue, au sortir de l'école, avec des équipements de fortune, bien avant qu'on accède aux terrains réglementaires ou à la glace artificielle – et qui restent dans le cœur bien après qu'on a délaissé le ballon ou le puck. Car la nature populaire d'un sport se vérifie à l'échelon du public et des supporters, plus encore qu'à celui des pratiquants. La natation? Quand la

piscine fut ouverte, ses tarifs – pourtant jugés modestes par la Société des Bains – excédaient manifestement les moyens des familles ouvrières du quartier, constata l'élu socialiste Charles Meuwly. Les pauvres continuèrent à se baigner dans la Sarine.

Pour autant, ils ne renoncèrent pas à chercher dans le sport un moyen d'affirmer leur identité collective. Les confrontations rugueuses et le caractère débridé du hockey sur glace, par exemple, exprimaient à merveille l'esprit de contestation et le besoin de revanche qui animaient alors, contre «ceux de la Haute», les habitants d'une basse ville délaissée. A chaque match, les Bolzes défiaient symboliquement le reste du monde!

L'équation: Auge = hockey sur glace = Gottéron ne s'annula qu'avec le transfert de la patinoire des Augustins (et donc du club) à Saint-Léonard, en 1982. Jusque-là, parmi les supporters comme au sein de l'équipe, on qualifiait de «joueurs étrangers» le Canadien de service... et les rares malheureux qui n'étaient pas nés dans le quartier. L'identification d'un club, d'un sport et d'un quartier s'ancrait au demeurant dans un fait historique: en 1938 les gens de l'Auge, c'est-à-dire les joueurs de hockey avec leurs familles, leurs voisins et leurs amis, avaient construit la patinoire de leurs propres mains. Le besoin se confirmait et le succès étant au rendez-vous, il fallut bien que la Ville prît le relais.

Vingt ans plus tard, le scénario se répéta chez les joueurs de foot, pour l'achat et l'aménagement du terrain de Derrière-les-Jardins. Dans les deux cas, l'initiative partit de citoyens aussi fortement motivés que faiblement instruits des mécanismes administratifs, des cadres juridiques et des contraintes financières accompagnant la création d'un équipement sportif public. Beaucoup de ces pionniers, d'ailleurs, n'avaient pas encore l'âge de voter...

A l'inverse, la création de la piscine de la Motta par une société d'économie mixte¹ procéda de l'action conjointe de l'autorité communale et d'un groupe de promoteurs privés, mais ceux-ci n'étaient plus très jeunes, et pas vraiment inexpérimentés; au surplus, ils n'avaient pas grand chose à voir avec le quartier de la Neuveville. C'étaient des industriels et des commerçants, des bourgeois progressistes qui portaient le projet dans

Les guides: Pierre Zwick,
Hubert Audriaz,
Jean Steinauer.

¹ Voir Laurence PERLER ANTILLE, *En tout bain... tout honneur*, mémoire de licence, Université de Fribourg 2004.

une vision économiste et philanthropique autant, sinon plus, que sportive. Les édiles, eux, majoritairement conservateurs, se souciaient plutôt d'hygiène publique et de sécurité, et surtout de bonnes mœurs. Par où l'on voit que le développement des activités sportives au fil de la Sarine renvoie non seulement à l'histoire sociale de Fribourg au XX^e siècle, mais encore à celle de la culture et des mentalités.

J. St.



Le stand de tir des Neiges dans ses derniers instants, en 1963.

Photo: BCUF,
Fonds Mühlauer

L'HISTOIRE AU MUSÉE

**Matinée scientifique: «Exposer l'histoire»,
le 12 avril 2008 au Musée gruérien, Bulle**

A l'invitation de la SHCF et des Amis du Musée gruérien, une quarantaine de personnes – historiens, historiens de l'art, ethnologues, administrateurs culturels... – étaient venues de Zurich et de l'arc lémanique, du Valais et de l'arc jurassien, pour échanger expériences et questionnements par-dessus les cloisons disciplinaires et les corporatismes. La réflexion entamée devrait être suivie, «sur le terrain», par des visites aux musées d'histoire et – pourquoi pas? – des collaborations pratiques, ponctuellement, avec eux.

L'idée de manœuvre est de surmonter l'incompréhension réciproque, voire la méfiante ignorance, qui sépare deux catégories professionnelles. Caricaturons un peu. Les historiens ne savent que faire des images, à peine en conçoivent-ils l'usage pour illustrer leur discours. Les gens des musées rechignent à modifier leurs présentations pour faire droit aux acquis de la recherche historique, quand encore ils en ont eu vent. Les deux corporations ont pourtant besoin l'une de l'autre. Par exemple, on sait dans les musées que les historiens, parce qu'ils enseignent, parce qu'ils écrivent, forment un public «prescripteur» indispensable; mais les profs d'histoire sont peut-être les plus réticents à mener leurs élèves au musée. Pourquoi? Mentionnons cependant, par souci de justice, qu'une réelle activité historienne se déploie autour du musée de Bulle (*les Cahiers*¹), et que la SHCF s'emploie à systématiser ses liens avec le Musée d'art et d'histoire du canton (MAHF). Comment renforcer ces encourageantes prémisses?

La rencontre de Bulle a ouvert quelques pistes.

D'abord, il faut comprendre que les musées sont des producteurs d'histoire... et prendre la mesure de leur production. Les historiens professionnels du dehors la sous-estiment, et certes ils ont une excuse puisque les responsables politiques ou administratifs des musées en sont eux-mêmes, généralement, inconscients. Il n'empêche qu'un musée est un lieu de recherche autant

¹ Les *Cahiers du Musée gruérien, revue d'histoire régionale*, édités par la Société des amis du Musée gruérien, paraissent tous les deux ans. Le prochain numéro portera précisément sur l'histoire de cette institution.

Les participants: Laurent Golay (dir. Musée historique, Lausanne), Marie-Claude Morand (dir. Musées cantonaux du Valais), Isabelle Raboud-Schüle (dir. Musée gruérien), Andreas Spillmann (dir. Musée national suisse, Zurich), Verena Villiger (dir. adj. MAHF).
Modérateur:
Patrice Borcard.

que de conservation ou d'exposition, et que cette recherche ne se confine pas aux aspects classiques, ou formels, de l'histoire de l'art. L'étude de l'art ancien est inséparable de l'histoire générale; un retable d'autel éclaire la réalité religieuse et culturelle, mais aussi économique et sociale de la cité. Les publications du MAHF représentent ainsi l'apport le plus notable, en langue française, depuis quinze ou vingt ans, à notre connaissance de Fribourg à la fin du Moyen Age et durant l'Ancien Régime.

Le travail proprement muséal, au demeurant, n'est pas sans analogie avec celui de l'historien. C'est à raison que l'on compare la restauration des objets avec l'affinage et la purification des sources documentaires selon les canons de la critique interne et externe: ôter les surpeints, retrouver la couche d'origine, restituer la continuité interrompue d'une séquence en élaborant une hypothèse plausible... Enfin, les gens des musées comme les historiens s'attachent à contextualiser méthodiquement les œuvres qu'ils étudient, non seulement quand il les montrent (dans une salle d'exposition, les objets parlent aux objets), mais dès le stade préparatoire. Rappelons, à ce propos, que la recherche lancée au MAHF sur le portrait équestre du condottiere François-Pierre Koenig (1594-1647) a produit plus de 700 documents-sources, dûment transcrits et publiés.²

Cela posé, il est bien clair qu'on ne visite pas un musée comme on lit un livre. Une salle d'exposition ne propose ni discours didactique ni parcours linéaire, elle ouvre un univers où le visiteur se balade à sa guise. Et les objets qu'elle contient ont en eux-mêmes, non pas dans les étiquettes qui les commentent, leur force d'attraction et de rayonnement, j'allais écrire: leur autorité. Pour autant, y a-t-il une histoire à l'usage des lecteurs et une autre pour les visiteurs? Les historiens doivent-ils jouer l'explication contre le récit muséal? Opposer la rigueur de leur démarche aux facilités d'une évocation qui parle à la mémoire? Mieux vaut admettre que la pluralité des médias entraîne celle des approches et des exposés, et qu'il n'y a pas à cet égard d'orthodoxie. Faut-il au surplus rappeler que l'histoire – fût-elle écrite avec une scrupuleuse érudition – n'est jamais qu'une construction, avec sa part de subjectivité et d'arbitraire, mais également son ambition esthétique? Historiens et gens des musées trouveront là un point de rencontre, ou la base d'un travail en commun.

² Daniel Bitterli (éd.), *Franz Peter König, ein Schweizer im Dreissigjährigen Krieg. Quellen*, Fribourg 2006 (Archives de la SHCF nouvelle série vol 1).

Mais voici plus gênant, peut-être, pour les historiens: les musées historiques ont une fonction identitaire, pour ne pas dire patriotique. Ils ont justement été créés pour ça vers la fin du XIX^e siècle; de Zurich à Sion, à l'échelle suisse ou valaisanne, c'est un musée national que le législateur a expressément voulu. A Bulle, les exécuteurs testamentaires de Victor Tissot n'ont pas été plus timides en assignant au musée la rude mission de «préserver l'âme gruérienne».³ Dès lors, comment l'histoire au musée pourra-t-elle être immunisée contre le nationalisme, ou sa variante le chauvinisme régional?

Les historiens sauront y contribuer en relativisant le tracé des frontières, c'est-à-dire en faisant prendre en compte pour chaque époque les périmètres adéquats. Par exemple, le territoire actuel de Fribourg s'est inscrit au Moyen Age dans l'aire bourguignonne de la civilisation monastique, dans la sphère d'influence romande des dynastes savoyards, et dans le système impérial allemand avec son sous-ensemble confédéré. Une autre démarche consiste à thématiser les fantasmes identitaires et les mémoires factices (par exemple celle d'un comté de Gruyère idyllique, et quasi-indépendant!), à les traiter historiquement comme des réalités, des faits d'opinion et de mentalité à déconstruire, non pour les nier, mais pour les comprendre.

Le travail ne va pas manquer.

J. St.

³ Noté par François Mauron, *La Gruyère*, 15 avril 2008.

DES FRANCOPHILES MESURÉS

Matinée scientifique: «Des Fribourgeois face à la Grande Guerre», le 17 mai 2008 à l'Université

Soit, dans un Etat fédéral neutre, un canton posé sur la frontière des langues, mais affectivement tourné vers la France, et nanti d'une Université catholique recrutant ses professeurs dans toute l'Europe. Comment donc Fribourg, ou plutôt les Fribourgeois, ont-il compris et vécu le premier conflit mondial? Au travers de quelles représentations, au prix de quelles tensions?

Etrangement, ces questions n'ont guère été travaillées jusqu'à présent.¹ Il est vrai que l'historiographie de 14-18, si profondément renouvelée en France depuis trente ou quarante ans, n'a pas connu pareille fortune dans notre pays. Pour débroussailler le terrain, la SHCF s'est appuyée sur quelques-uns des travaux conduits depuis l'automne dernier au séminaire d'histoire contemporaine par les professeurs Claude Hauser et Alain Clavien.

L'affection des Fribourgeois pour la France est ancrée dans un long commerce avec ce pays et sa culture, entretenue par des liens multiples qui remontent à l'Ancien Régime. En 1914 toutefois les élites locales – et singulièrement les leaders d'opinion de la République chrétienne – ont quelques bonnes raisons de modérer l'expression d'un tel sentiment, et de prôner une attitude plus conforme à la neutralité de la Confédération. D'abord, les relations avec l'Allemagne sont vivaces dans les milieux intellectuels. Entre 1900 et 1903, on trouvait à l'université de Munich des étudiants en droit nommés Jean-Marie Musy, Ernest Perrier, Joseph Piller ou Pierre de Zurich; Gonzague de Reynold, lui, était à Fribourg-en-Brisgau. De son côté, l'Autriche catholique du vieil empereur François-Joseph jouit chez nous d'un excellent crédit. La France, par contraste, a le visage d'une République agressivement laïque et anticléricale, qui depuis 1881 n'a cessé de brimer et de discriminer les religieux, leurs œuvres, leurs amis, leurs soutiens. Au cap du siècle, avec la séparation outre-Jura de l'Eglise et de l'Etat, plusieurs congrégations sont venues

¹ Deux jalons, sous la forme de mémoires de licence à l'Université de Fribourg: Hubert GUISOLAN, *Fribourg et le fossé moral* (1979), et Floriane GASSER: *Des enfants belges et un espion suisse (...). Le Comité de secours aux réfugiés belges et l'Affaire Savoy 1914-1920* (2006).

s'établir à Fribourg, d'aucuns disent même: s'y réfugier. Mais là-bas l'heure est maintenant à l'union sacrée, et personne ici n'irait souhaiter qu'une victoire allemande abatte le régime français, si honni soit-il.

L'exemple de deux aristocrates, Gonzague de Reynold et son cousin Georges de Montenach, peut illustrer notre propos.

Le premier, qui a réussi à se faufiler comme officier dans l'état-major de l'armée sans avoir jamais fait un jour de service militaire, organise des conférences dans les unités mobilisées, afin d'entretenir le moral de la troupe et de parfaire «l'éducation nationale» des officiers. Reynold ordonne à ses conférenciers de strictement s'abstenir de tout parti pris, et même de tout jugement à propos des belligérants. Seule la neutralité de la Suisse peut maintenir son unité, encore faut-il que les citoyens y mettent du leur. Reynold s'y emploie aussi dans le cadre de la Nouvelle Société helvétique. Mais au fond ce patriote nationaliste et branché «vieille Suisse» (sa femme est une Reding, de Schwyz) a pour horizon culturel... le cosmopolitisme aristocratique du XVIII^e siècle, du temps où toute l'Europe parlait français.

Montenach, lui, est un internationaliste professionnel, qui court l'Europe de congrès en rassemblements pour fédérer les étudiants et les intellectuels catholiques. Il a bien sûr étudié le droit en Allemagne, mais c'est à Paris qu'il a trouvé sa femme et la société brillante qui convient à ses talents mondains. La politique et la guerre le fixant à Fribourg, il devient conseiller aux Etats en 1915. Or, il est attaqué par Eduard Blocher (le grand-père de Christoph), un pasteur zurichois aux sentiments pan-germanistes et surtout anti-welsches. Blocher le dénonce comme l'instigateur des tumultes survenus à la mi-mars autour de la gare de Fribourg, où la foule a cru bon d'exprimer sa francophilie en cailloutant la demeure d'un professeur allemand de l'uni – incident dont les *Freiburger Nachrichten* font tout un plat.² Montenach proteste et l'affaire se règle à l'amiable... quatre ans plus tard. Les sympathies du Fribourgeois vont évidemment à la cause des Alliés: France d'abord! Mais il se défend d'être germanophobe, et il insiste sur l'unité nécessaire des Suisses.

Les journaux du canton, qui n'ont certes pas caché leur bienveillance pour l'un ou l'autre des camps belligérants, n'ont pas jeté de l'huile sur

Les participants: Alain Clavien (introduction) et Claude Hauser (discussion), Renato Mondada (sur Gonzague de Reynold), Sophie Guignard (sur la censure), Pierre-Alain Stolarski (sur Raphaël Radraux) et François Murith (sur l'état des esprits à Bulle). La contribution de Simona Crivelli sur le procès Georges de Montenach *versus* Eduard Blocher a été lue par Claude Hauser.

La prochaine livraison des *Annales fribourgeoises* consacrera son dossier aux questions traitées dans cette matinée, qui fut suivie par une trentaine de personnes.

² Voir la caricature de Hansli dans les *Annales fribourgeoises* 69 (2007), p. 72.

le feu, l'examen des dossiers de la censure le prouve. Les quelques traces visibles dans les archives relèvent de l'anecdote et concernent des affaires militaires suisses. Au chapitre du contrôle politique, le plus significatif pour notre propos, rien à signaler. C'est tout juste si un article de *L'Indépendant*, en avril 1916, a retenu l'attention des contrôleurs. Mais on n'a pas décelé la moindre offense à l'empereur Guillaume II ni au peuple allemand, bref: pas d'atteinte répréhensible à la neutralité, dans les journaux francophones, qui représentent 90% du tirage de la presse fribourgeoise. Modérée par la soumission religieuse et le conformisme gouvernemental, selon la formule de *La Liberté*: «catholique avec le pape, suisse avec le Conseil fédéral», l'inclination francophile des élites sociales s'est exprimée de façon plus mesurée sur les bords de la Sarine que sur ceux du Léman, par exemple.

Mais au niveau populaire elle s'est donné cours nettement, avec une exubérance croissante. Dans la partie francophone du canton, les Poilus sont regardés comme des héros. Voici un permissionnaire, retour du front de Champagne, qui a franchi la frontière suisse en contrebande pour revoir sa famille et ses amis, car il habite Bulle: c'est le Bourguignon Raphaël Radraux, directeur de l'Harmonie de la ville, patriotiquement engagé dès le 2 août 1914. On lui fait fête. Quant à ses compatriotes internés militaires, en Gruyère, on les chouchoute! Ils arrivent en 1916. L'année suivante, le général français Gérald Pau vient officiellement les visiter au chef-lieu: on plante en son honneur un tilleul sur la place du Marché.

J. St.

LA GLACIÈRE DU CARDINAL

Matinée des Printemps du patrimoine le 31 mai 2008 à Fribourg,
rue de la Neuveville 7 (immeuble Fromalp)

Découvrir en cours de restauration un monument, vénérable comme il se doit, dont l'intérêt est reconnu du point de vue historique et patrimonial, c'est le but des visites de chantiers que la Société d'histoire organise, chaque printemps, en collaboration avec le Service des biens culturels. La troisième du genre avait pour originalité de concerner un immeuble industriel de la fin du XIX^e siècle, que son propriétaire transforme en logements. Elle fut suivie par plus de cent personnes, habitants du quartier à la mémoire vive et autres passionnés d'histoire locale.

Car cet immeuble, assurément dépourvu de grâces esthétiques, est un document d'importance pour notre histoire économique et sociale. Il témoigne de la longue activité manufacturière du quartier de la Neuveville, axée dès l'origine sur les produits emblématiques du Fribourg médiéval (le cuir, le drap) et diversifiée progressivement, de la fin de l'Ancien Régime (céramique) au cap du XX^e siècle (bière, cartonnage).

Le bâtiment fut élevé de 1890 à 1893, par un architecte allemand, pour la brasserie du Cardinal, que Paul-Alcide Blancpain venait de rebaptiser ainsi. Il était relié par un tunnel, aujourd'hui obstrué, aux immeubles bas dans lesquels, de l'autre côté de la rue, on brassait la bière. Il comprenait trois grandes caves pour stocker les fûts, et un étage abritant les cuves de fermentation; un ingénieux système de circulation d'air dans ses murs (creux) de brique y maintenait en effet une température constamment fraîche. Du coup, le Cardinal pouvait pousser sa production au stade industriel – et il y parvint si bien que la brasserie déménagea dès 1905 à côté de la gare ferroviaire. Les caves et glacières n'avaient servi qu'une douzaine d'années. Un négociant en fromages les racheta pour y affiner ses meules. Au passage, on suréleva l'immeuble pour fournir des locaux de séchage à un tanneur voisin (1910), puis on le flanqua d'une annexe en béton (1958). L'exploitation s'arrêta en 1998, et le bâtiment vide commença dès lors à se dégrader.

Les guides: le chef du Service des biens culturels Claude Castella et son adjoint Aloys Lauper, MM. Georges Chablain et Jacques Kolly du bureau d'architecture Roger Cottier.

Qu'en reste-t-il à conserver? La structure de brique de l'enveloppe, avec sa façade aveugle sur la rue; quelques éléments de béton dans les caves, quelques piliers de fonte et poutrelles d'acier dans les étages, autant d'éléments réutilisés avec soin pour fixer la mémoire du lieu, et faire autant que possible revivre l'âme du bâtiment dans sa fonction nouvelle. Parce qu'il le vaut bien? Son intérêt est manifeste à l'échelle régionale, confirme l'architecte Heinz Peter Bertschy, de Winterthour, expert en archéologie industrielle pour la Belle Epoque. Plus largement, souligne l'historien de l'art Aloys Lauper, nous devons prendre conscience de la valeur du patrimoine industriel fribourgeois: contrairement à une idée reçue, il est riche d'ouvrages originaux pour l'endroit, et souvent pionniers sur le plan des techniques constructives.

Ces témoins d'architecture industrielle font mémoire, au surplus, d'une histoire sociale mal documentée parce que vécue, dès les années 1850, par une population ouvrière, souvent immigrée, pauvre et marginalisée culturellement: artisans d'Allemagne en délicatesse avec le pouvoir prussien, paysans sans terre descendus de la Singine... Au temps où les fûts de bière roulaient dans le tunnel, sous la chaussée, entre la brasserie et la glacière du Cardinal, vivaient à la rue de la Neuveville de tout pauvres diables, comme les Buntschu d'Oberschrot, une fratrie de quatre célibataires: deux femmes de ménage et deux manœuvres, dont l'un gagnerait encore sa vie, à soixante ans, comme porteur d'eau.

J. St.

SOMMAIRE

ARTICLES

Les signes du silence | 1530-1580 Eclipse de peinture | Grimper dans le Gibloux |
1611-1640 Les dernières visites de la peste | 1881 La concorde est au bout du fusil |
1841-1912 Amédée Gremaud, le pionnier.

DOSSIER

L'indépendance des femmes | 1847 Correspondance d'Elisa Vicarino |
1836-1879 Marcello, féministe avant l'heure? | 1850-1900 L'indépendance, la soumission,
images de femmes en miroir | 1876-1911 Divorce à la fribourgeoise.

RUBRIQUES

Historiographie | Liste des publications 2007-2008 et notes de lecture |
Chronique | L'activité de la SHCF en 2008.